

**Gillian Poulter. *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture and Identity in Montreal, 1840-85, Vancouver, UBC Press, 2009, 374 p.***

Gillian I. Leitch

Volume 11, numéro 2, printemps 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023380ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023380ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Leitch, G. I. (2011). Compte rendu de [Gillian Poulter. *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture and Identity in Montreal, 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, 374 p.] *Mens*, 11(2), 128–132.  
<https://doi.org/10.7202/1023380ar>

toutes été reproduites. Sera-t-il l'apologie souhaitée? L'Histoire le dira.

— Marie-Thérèse Lefebvre  
Faculté de musique  
Université de Montréal

**Gillian Poulter. *Becoming Native in a Foreign Land: Sport, Visual Culture and Identity in Montreal, 1840-85*, Vancouver, UBC Press, 2009, 374 p.**

La bourgeoisie anglophone de Montréal est en pleine croissance durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'un des moyens qu'elle privilégie afin d'organiser, de définir et d'affirmer son identité est de réinventer ses activités de loisirs. C'est dans ce contexte, affirme Gillian Poulter dans *Becoming Native*, que l'identité canadienne(-anglaise) se développe en milieu urbain à l'époque de la Confédération. En transformant les activités sportives et de loisirs, la bourgeoisie se définit elle-même comme « canadienne ». De plus, elle se fabrique une identité et adapte sa vie sociale en fonction de ce nouveau sentiment d'appartenance.

Poulter concentre son regard sur ce qu'elle appelle les manifestations sociales identitaires, ce qui lui permet de montrer que l'identité canadienne-anglaise se caractérise par plus de complexité et de durabilité que l'on pense généralement. L'analyse des loisirs organisés comme producteurs de l'identité permet de comprendre cette identité canadienne qui existait hors des structures de l'État et qui dépendait plutôt de marqueurs culturels visibles dans les manifestations de la vie sociale.

L'étude de Poulter porte, tout particulièrement, sur les sports et les activités récréatives d'origine autochtone, populaires auprès des Montréalais. Ces activités n'exprimaient pas seulement une identité conforme aux normes de respectabilité de la classe supérieure, mais elles exprimaient aussi une identité dite « canadienne ». L'analyse de

Poulter repose sur l'utilisation de documents à la fois visuels et textuels. Cette approche constitue un bon choix pour l'élaboration de son hypothèse et lui permet de développer un argument novateur.

L'auteure porte d'abord son regard sur la raquette, un sport né de l'hiver canadien et qui utilise un outil de transport originellement développé par les autochtones, puis adopté par les colons français et britanniques. Cette activité est codifiée pour devenir un sport compétitif et donne naissance à des associations telles le *Montréal Snowshoe Club*, fondé en 1843. Ces clubs organisent des courses et des défilés, encadrés par des règlements qui correspondent à l'éthique sportive britanno-canadienne. L'évolution du sport et de la culture de la raquette est dominée par des clubs de l'élite sociale anglophone au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce sport se révèle particulièrement populaire auprès de nouveaux immigrants des îles britanniques ou de Montréalais anglophones nés au Canada. Les Canadiens français et les Amérindiens sont tenus à l'écart des clubs de raquetteurs.

Les clubs régissent et organisent les sports, comme la raquette ; ils en codifient les règlements, établissent des critères d'adhésion et organisent des compétitions. L'élément visuel compte pour beaucoup et les clubs se donnent un costume. Le capot blanc, la tuque, les cuissardes, la ceinture et les mocassins confèrent aux joueurs une apparence « canadienne » (p. 31). Les règlements des clubs déterminent les couleurs et les insignes autorisés.

Le deuxième chapitre de *Becoming Native* analyse la chasse comme activité identitaire. En 1866, William Notman publie une série de photographies intitulée *Cariboo Hunting in Canada*. Ces images visent à présenter à un public international le stéréotype du chasseur du Nord, une fiction culturelle définissant et légitimant l'appartenance à la nation en se basant sur ses racines culturelles et sur la continuité avec le paysage et la culture indigène (p. 66). Ces images ainsi que celles de deux autres séries de chasse canadienne vendues par le photographe Notman montrent un territoire conquis par la force civilisatrice des Canadiens d'origine britannique. Les

Canadiens français et les autochtones sont relégués dans ces images aux rôles subalternes de guides de chasse ou de serveurs. L'autorité repose entièrement sur le personnage du chasseur. L'illustration de la page couverture de l'ouvrage est une belle démonstration des relations de pouvoir présentes dans les photos de Notman : le colonel Rhodes pose avec son guide agenouillé face à lui, tenant la corde d'une traîne sauvage. La main gauche du colonel est posée sur son échine courbée, alors que le chasseur regarde au loin. Le Canadien anglais se pose ainsi en conquérant du territoire et du peuple, au milieu du paysage canadien.

Comme la raquette, la crosse trouve ses origines chez les autochtones. Le troisième chapitre explore les modifications de la crosse, qui passe de sport autochtone à « sport national du Canada ». Cette transformation est le résultat du travail des clubs de raquette, en particulier de W. George Beers, qui promeuvent ce sport afin d'en faire un symbole national. Beers uniformise les règles du jeu et crée une mythologie ancrée dans ses origines amérindiennes, tout en justifiant son rôle dans la société anglo-canadienne. La crosse devient un sport de propagande, présenté à l'étranger comme représentation de l'identité canadienne. Elle devient aussi un instrument d'identification lors de tournées en Europe au cours desquelles des orateurs parrainés par le gouvernement canadien prononcent des conférences.

Le quatrième chapitre aborde le traîneau, que l'auteure présente comme le plus accessible de tous les sports indigènes (p. 163). Cette activité, contrairement aux autres, pouvait être pratiquée par les femmes et les enfants. De plus, la participation à ce sport, en apparence moins réglementé, était accessible à des gens moins fortunés. Néanmoins, à l'instar des autres sports présentés par Poulter, le traîneau est aussi transformé et utilisé à des fins nationalistes, même si cela était moins apparent au premier regard. Par exemple, alors que sa pratique ne requérait en fait que l'usage d'un traîneau et une colline, la construction de pentes artificielles ou de glissoires visait à rendre l'expérience plus excitante, mais pouvait aussi en limiter l'accès.

Les carnivals d'hiver de Montréal, organisés durant les années 1880, par les mêmes hommes des élites anglophones responsables de la codification de la raquette et de la crosse, servent aussi à représenter l'identité « canadienne » auprès d'un public élargi : les touristes étatsuniens et les lecteurs de journaux illustrés. Les performances sportives, les costumes et les événements comme les batailles de boules de neige et la construction d'un château de glace servent de marqueurs identitaires publics.

Poulter souligne que la présentation de ces sports indigènes atteste d'un dialogue sur l'identité entre les élites anglophones et les autochtones. Cependant, l'adoption de sports d'origine autochtone par les élites anglo-canadiennes conduit à la marginalisation des autochtones. Alors que leur participation dans ces sports est encouragée, leur talent naturel pose problème. Les règlements établis par les clubs visent à limiter le succès des participants autochtones. L'imposition de règlements et d'équipements déterminés forcent les joueurs autochtones à pratiquer ces activités hors du contexte traditionnel, les amenant à se comporter selon des règles définies par les Blancs (p. 126). Les quatre premiers chapitres montrent de manière convaincante comment l'adoption puis la recréation de sports indigènes par les Montréalais anglophones en font des symboles d'une identité nationale qui se veut « canadienne ».

Le cinquième chapitre élargit la perspective de l'auteure en abordant les problèmes nationaux qui se posent à la suite de la rébellion du Nord-Ouest en 1885. La couverture journalistique de la répression de la rébellion et du procès de Louis Riel illustre également l'imposition d'une identité nationale par les Canadiens de langue anglaise. Conquérants de l'ouest du pays, ces « vrais Canadiens » montrent à la fois leur supériorité face aux Britanniques et aux autochtones.

Poulter base son analyse du conflit du Nord-Ouest sur la présentation visuelle qui en est faite dans le journal torontois *Illustrated War News*. Celui-ci met en scène les batailles entre les autochtones et les forces du gouvernement canadien au moyen d'illustrations et de

lithographies. Le journal ne présente pas tant la réalité du conflit que les buts et les perceptions des lecteurs du journal. Les soldats canadiens y sont présentés comme plus disciplinés et ordonnés, alors que les autochtones, au contraire, sont vus comme sauvages et désordonnés. Ces images renforcent le mythe national qui se développe autour du conflit. Cette analyse est fort intéressante, même si elle ne se situe pas strictement à Montréal. De plus, comme pour les autres chapitres du livre, l'analyse repose essentiellement sur des représentations visuelles. Ici, toutefois, ces illustrations représentent moins un exemple de la formation d'une identité, que la manifestation d'idées déjà établies. Malgré tout, ce chapitre ajoute un élément incontournable, celui du contexte politique dans lequel se développent les discours identitaires autour du sport organisé à Montréal. Ainsi trouve-t-il sa place dans la démonstration de l'auteure.

L'analyse des sources visuelles concernant les sports et la culture associative de Montréal que présente Poulter ouvre une nouvelle perspective sur le rôle identitaire des élites anglo-montréalaises dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle montre que les anglophones de Montréal créent une identité dite « canadienne » dès avant la Confédération et qu'ils la mettent en valeur par des manifestations sociales identitaires. Son analyse détaillée et équilibrée intègre avec succès des sources visuelles et textuelles. Le sujet est développé de manière logique et claire, et l'auteure fait montre de rigueur. Il s'agit là d'une importante contribution à l'historiographie concernant le discours identitaire au Canada, qui élargit ce champ d'étude au-delà de la division souvent trop rigide posée entre le Québec et le reste du pays.

— Gillian I. Leitch  
*CDCI Research Inc.*

Traduction : Stéphane-D. Perreault